



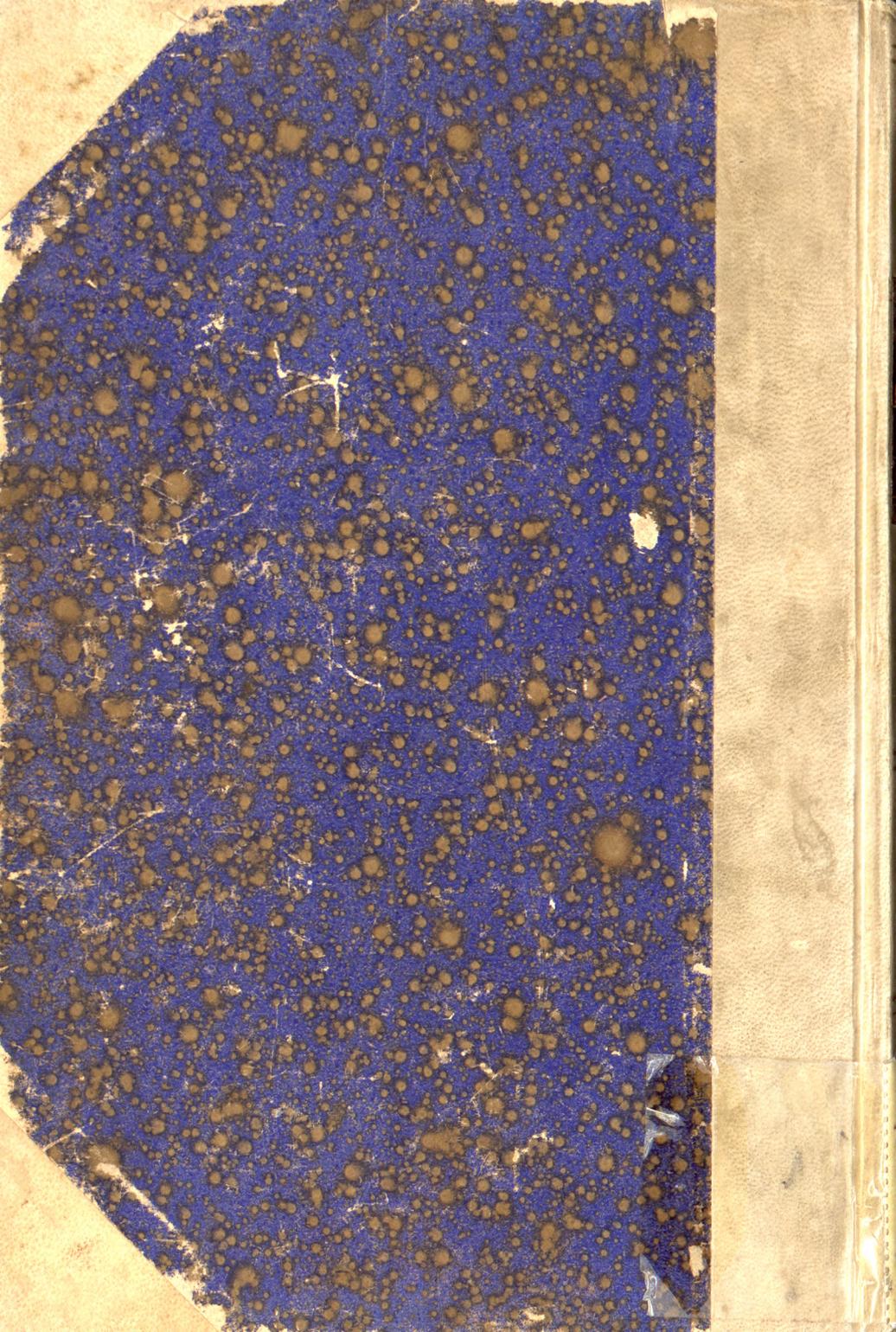
DE CROZE

LA COUR D'ESPAGNE

INTIME



10728



BIBLIOTECA

de

D. MARIANO
RODRIGUEZ
DE RIVAS



A-1262

LVI B. 1000

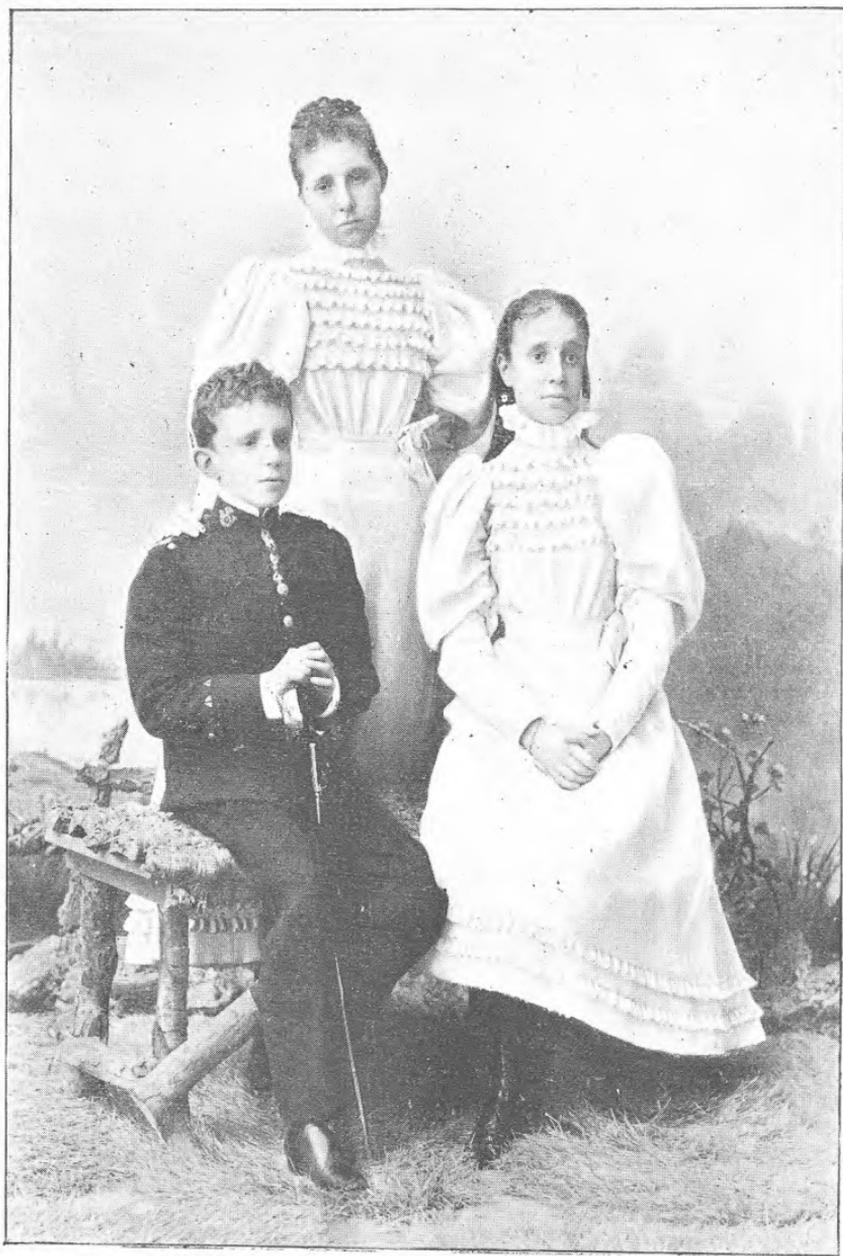
5000

R
36225



La Cour d'Espagne

Intime



S. M. ALPHONSE XIII ET LES INFANTES.

AUSTIN DE CROZE

LA
Cour d'Espagne
Intime



*Ouvrage illustré de très nombreuses gravures
d'après des originaux
et des documents photographiques*



PARIS
F. JUVEN, ÉDITEUR
10, RUE SAINT-JOSEPH, 10

Tous droits réservés

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
DIX EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR JAPON IMPÉRIAL

LA COUR D'ESPAGNE INTIME

I

L'Ame espagnole

L'Espagne est, à vrai dire, peu ou mal connue, et nous en sommes encore à la croire telle que la virent, à travers leur romantisme, Théophile Gautier et Alexandre Dumas.

Lorsque la première de *Carmen* fut proche, M. du Locle, désireux de bien faire, profita de ce que son ami le comte de Casa-Miranda — qui fut le dévoué confident de Canovas — aime Paris au point de lui consacrer la moitié de sa vie, et le pria d'assister à une répétition afin de juger de la vérité des costumes et de la mise en scène, insistant sur la nécessité des bons conseils et des utiles rectifications. Le comte de Casa-Miranda, mon illustre et bienveillant ami, de qui je tiens l'anecdote, s'empressa d'accourir au théâtre, écouta, regarda, sourit, puis rédigea quelques

notes;... à la première, il constata que les barbarismes de costumes, d'attitudes et de langage n'avaient pas disparu, et, comme il s'étonnait, M. du Locle s'excusa.

« — Ah! mon cher comte, ce fut une affaire!... auteurs, acteurs, musiciens, machinistes, ouvreuses, tous ont protesté, criant que si l'on suivait vos indications l'œuvre n'aurait plus de couleur locale — ce ne serait plus espagnol! »

C'est ainsi qu'en France nous avons malheureusement la routine de croire à des fantaisies que nous avons spirituellement acceptées.

Cependant, si l'Espagne nous est mal connue, la faute en remonte, certes, à deux de ses plus grands génies, à Lope de Vega et à Calderon qui, tous deux, gentilshommes et soldats, prêtres et courtisans, parachevèrent le *gongorisme*, en créant le *conceptisme* et en magnifiant de tout leur idéal d'honneur castillan les appétits d'aventures catalanes et les galanteries andalouses.

Il n'y a pas en ce pays que des moines et des *toreros*, des *manolas* et des *chulos*, des muletiers et des mendiants, des castagnettes et des guitares, il y a encore l'*Espagnol*; et c'est celui-ci qui, unissant la noblesse de Don Quichotte à la grâce de Don Juan, joint la faconde de Figaro à la sévérité du Commandeur; c'est celui-ci que je voudrais nettement caractériser pour en tirer, en un aperçu de pittoresque psychologie, la physionomie de l'âme espagnole afin qu'on puisse mieux comprendre la Cour et les Grands dans le simple et court exposé de leur vie habituelle.

*
* *
*

L'Espagne, comme d'ailleurs toutes les agglomérations latines, n'est pas une nation *une*; elle offre trois types principaux : gréco-phénicien par les premiers occupants du sol, oriental et sémitique par les Arabes, septentrional par les Celtes et les Visigoths.

Nous retrouvons ces trois types dans l'esprit de synthèse, d'art somptueux et de négoce — gréco-phénicien, dans l'amour du rêve et de magnificence; — sémitico-arabe, dans les intermittences d'action, et la belle ardeur guerrière ou plutôt combattive — Celtes et Visigoths.

De ces trois types sortirent, se formèrent deux grands groupes : castillan, basque-aragonais.

Ces deux groupes s'affirment par la *morgue castillane* qui ne se plaît qu'aux galas des titres et qui conserve si bien les vertus hospitalières de ses origines qu'elle se fait démocratique, accessible à tous, s'honorant ainsi de sa bonté; puis le positivisme aventureux crée l'*orgueil catalan*, caractère du deuxième groupe.

Et si l'on veut alors — mais à tort — simplifier encore, nous arrivons à l'Espagnol-type — entrevu par Barrès — fait de contrastes violents, de paradoxes formels : catholique et panthéiste, sobre et joueur, taciturne et passionné, ayant le mépris du négoce, s'abaissant aux roueries du *chanchullo* (tripotages), gracieux et farouche, tendre et jaloux, fataliste et superstitieux, nonchalant et dominateur, toutes ces qualités et tous ces défauts sous le masque hautain d'une dignité sans reproche.

Et cette dignité est même la caractéristique réelle de l'Espagne, en ceci qu'elle a sa source dans la foi et le patriotisme. L'Espagnol à qui la science exacte répugnait, que la critique irritait, qui préférait une légende à un bon raisonnement, un miracle de Notre-Dame del Pilar ou de San Isidro à une découverte — à moins qu'elle ne fût merveilleuse et presque surnaturelle comme celle de Colomb — l'Espagnol fut d'abord croyant, mais d'une foi plus sincère que raisonnée, superstitieuse et puérile (1); aussi la gangrène du positivisme et du rationalisme ayant gagné la péninsule, sa foi a cédé, les conversations mondaines et les femmes, seules, en gardent l'extériorité. Pour les intelligences ibériques la religion n'est plus aujourd'hui, comme pour Jaurès, qu'une chanson merveilleuse et douce qui berça l'une des enfances de l'Humanité, et Castelar déclarait un jour aux Cortès : « Je suis rationaliste, mais si je devais jamais revenir à une religion, ce serait à la foi splendide de mes ancêtres et non au culte rigide et glacé des nations du Nord. »

Cette foi s'affirma dans les conquêtes, et l'on peut dire que l'Espagne, ayant donné au Nouveau Monde le meilleur de ses forces, à l'Inquisition le meilleur de sa chair, l'Espagne paie de sa ruine son dévouement au catholi-

(1) On voit dans l'église de la Merced, à Pampelune, un petit reliquaire au-dessus duquel se trouve cette étrange inscription : « RESTOS DE UN SANTO NIÑO QUE TUVO UN MONJE DE ESTE CONVENTO » (Restes d'un saint enfant qu'eut un moine de ce couvent). Si l'on veut savoir quelle est cette abomination, on finira par découvrir dans un vieux manuscrit du couvent que ce n'est là qu'un enfant Jésus de cire, ainsi qu'en gardait chaque moine et que celui-ci possédait des vertus miraculeuses.

cisme (1) et meurt de la lourdeur sublime de son passé. Gloire, honneur, richesses, force et puissance, luxe et talent, jusqu'à la souffrance grandiose des désespoirs qui ne s'avouent pas, l'Espagne a et aura tout connu; mais crucifiée du Vieux Monde, elle peut du moins, hautaine, contempler sa décadence et voir les nations guetter sa mort, — si tant est qu'elle doive mourir — sûre que cette mort sera, comme me le disait un jour le marquis de Crijalba, *celle d'un gentilhomme*.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'impétueuse fierté — si loin des grotesques chauvinismes — qui fait que le peuple espagnol, pour voiler peut-être à soi-même le but fatal de son imprévoyance, de son insouciance, se livre quand même — malgré les tristesses de l'heure présente et les incertitudes du lendemain — aux intrigues politiques et chante toujours :

Quien canta, sus malas espanta (2).

Les peuples latins, comme les enfants d'une même famille, naquirent, ont grandi et vivent selon les lois immuables d'une même physiologie; ils déclineront — s'ils ne se reprennent violemment — dans ce même malaise : la politique, la politique en qui s'émeussent et s'usent les forces vives des nations; et nulle part, peut-être, plus

(1) A la fin du XVII^e siècle, la comtesse d'Aulnoy comptait sept archevêques et trente-six évêques, émargeant ensemble et annuellement plus de cinq millions de livres.

(2) Celui qui chante effraye son malheur.

qu'en Espagne, ne se montre ce grand symptôme de décadence.

Tandis que la race anglo-saxonne s'affirme et — tel Antée touchant la terre — puise des vigueurs nouvelles dans le positivisme absolu, dans la science pratique et concrète, la race latine perd chaque jour davantage de sa virilité dans les luttes stériles qui ruinent la formidable puissance byzantine.

La politique amène inmanquablement la misère, et la misère les révoltes, mais ce n'est pas avec du plomb que peut être guérie cette maladie sociale, c'est avec quelque chose de plus haut : l'orgueil du passé où les énergies se retrempe. Or, puisque dans cette lutte angoissante avec la race neuve d'Amérique, plus anglo-saxonne encore que composite, l'Espagne puise une valeureuse confiance dans l'orgueil de son passé, on est en droit d'espérer une renaissance qui amènerait le recommencement de la suprématie des races latines. Lord Salisbury disait dernièrement : « L'Espagne est peut-être l'une de ces nations qui ont perdu le secret de vivre, mais les Espagnols au moins savent mourir. » Nous pouvons ajouter que, martyr de la civilisation, l'Espagne pourrait dans sa mort trouver la résurrection.

*
* * *

En Espagne la province n'existe pas et la centralisation madrilène, bien plus apparente que réelle, ne porte pas des fruits de moquerie comme en France ; là-bas nul ne songe à plaisanter les académies locales ; aussi est-ce par l'exté-

rieur seulement que se fera, complète, l'harmonie entre l'esprit généralisateur castillan et le caractère analytique catalan.

Nous croyons volontiers qu'il y a une langue espagnole unifiée et cependant elle comprend plusieurs dialectes ayant force de langues; il en est donc encore pour elle comme de la langue romane qui désignait non seulement le français et le provençal avec leurs divers dialectes, mais encore le galicien, le portugais, le catalan, ainsi que l'italien, et même le *rhétien* parlé en Suisse, dans le canton des Grisons, et le moldo-valaque ou romano-slave usité vers la mer Noire, dans l'ancienne Dacie.

Cette remarque, mieux que tout autre définition, — car l'histoire d'une langue est l'histoire d'un peuple — nous montre combien vraie est la consanguinité entre l'Espagne, la France et l'Italie.

Tandis que le fond du caractère est le même chez les trois peuples : gaieté, naïve en Italie, spirituelle en France, grave en Espagne, les mœurs et les appétits ne diffèrent que par des nuances accentuant davantage un idéal commun : la Beauté du Geste.

La si pratique coutume anglaise — économisatrice du temps — de n'accepter un étranger en son intimité qu'après le parrainage d'une présentation complète, choque nos habitudes françaises d'extériorité; chez nous, on se lie bien vite, le voyage et le café sont les grands entregents de cette fraternité un peu superficielle par qui l'on peut faire étalage d'esprit ou du moins de vanité.

En Italie, la prévenance de chacun est si enveloppante et faite de mensonges si câlins qu'on est bien vite capté



Ferdinand le Catholique
Statue de la Cathédrale de Malaga.

par ce laisser-aller d'un peuple enfant et sans-gêne. Mais en Espagne, où la richesse du souvenir national est si grande, si vivace, il faut compter avec la susceptibilité des conquistadors, — la noblesse impose par sa dignité, la correction de la cordialité et l'aménité des belles manières. Les conversations y

sont abondantes et pompeuses, chatoyantes et longues, pleines d'exagération et de sentiment, charmantes. Tout se mêle et se confond sans pédanterie comme sans arrière-pensée, une atmosphère de cordialité vous enveloppe —

malgré l'apparence de réserve — et la véritable bonhomie y est telle que, sans porter atteinte à sa dignité, on ne croira pas nécessaire d'user d'insolence comme moyen de gouvernement.

D'une imagination ardente, l'Espagnol pense par images, se grise de paroles et voit les choses sous un angle spécial et se refuse à les considérer sous un autre aspect. Peu savent écrire, tous savent parler.



Isabelle la Catholique
Statue de la Cathédrale de Malaga.

Qu'importe dès lors, s'il vient à dire une sottise, pourvu qu'il la dise bien et — il faut l'avouer — le castillan est une langue si majestueuse et si souple qu'elle le lui permet sans que son orgueil ait à en souffrir. D'une confiance ex-

gérée en soi-même, et bien que l'action lui coûte et que concilier autrui lui semble négligeable, il se lance sans effroi vers les pires aventures.

Une anecdote typique est celle de ce très grand poète espagnol, José de Espronceda qui — poursuivi pour je ne sais quel méfait politique, son manque de foi catholique sans doute — constate, en arrivant au port de Lisbonne où il venait se réfugier, que sa bourse ne contient plus qu'une seule *onza* : « Un homme tel que moi ne peut entrer dans une si grande ville avec une si petite fortune. » Il dit, et négligemment jeta la pièce d'or dans la mer.

Il est vrai que cet acte était relativement facile à accomplir, l'Espagnol étant et restant de goûts très simples et sachant se contenter du strict nécessaire, ce dont on s'aperçoit bien vite quand on voyage dans la péninsule. L'art culinaire y est d'un rudimentaire véritablement absolu ; sept ou huit mets (1) en composent l'invariable ordonnance, les hôtels y sont éminemment monastiques ; quant au confort, les chemins de fer (2) y gardent une allure benoîtement paisible et à Madrid, où le froid est aussi vif qu'à Paris, aucune maison, il y a vingt ans, ne possédait de cheminées,

(1) Dont ceux-ci fort estimables : le *puchero* (pot-au-feu), le riz à la Valenciana, la *bacalao* (morue), les *calamares con su tinta* (pieuvres dans leur jus), le *pisto* (omelette vaguement macédoine), les patriotiques *garbanzos* (pois chiches), et enfin les *criadillas* que la pudeur interdit de traduire.

(2) Entre Barcelone, Lérida, Saragosse et Madrid, il ne circule qu'un train de voyageurs par jour, avec une rapidité de 30 kilomètres à l'heure, et deux trains par semaine, que l'on nomme *express*, à 35 kilomètres à l'heure.

*
* *

De mœurs simples sous un extérieur grandiose, l'Espagne est cependant la nation voluptueuse par excellence. L'Amour est son dieu tangible comme la fierté son suprême raisonnement.

« Pour ce que je veux de *Dulcinée* — confesse Don Quichotte à Sancho Pansa, — elle vaut autant que les plus hautes princesses de la terre... Je me figure qu'il en est d'elle juste comme je dis, et je la peins dans mon imagination telle que je la désire, aussi bien pour les attraits que pour la noblesse; et, de la sorte, nulle femme n'approche d'elle, ni les *Hélène*, ni les *Lucrèce*, ni aucune héroïne des siècles passés, grecque, romaine et barbare. »

L'idéal amoureux de l'Espagnol est toujours tel, il ne s'incarne pas, si l'on peut s'exprimer ainsi, matériellement; il est d'abord cérébral et la possession n'implique chez lui que l'orgueil du rêve réalisé; la volupté charnelle qu'exige impérieusement son climat langoureux et chaud se colore toujours d'un geste héroïque et Tirso de Molina, dans *le Séducteur de Séville*, pouvait, avec raison, mettre ces mots dans la bouche de don Juan :

*La desvergüenza en España
Se ha hecho caballeria (1).*

Galanterie subtile et morbide, passion effrénée et jamais refrénée, culte idolâtre et ombrageux, tel est l'amour en

(1) En Espagne, le dévergondage — S'est appelé chevalerie.

Espagne; et l'on pourrait même avancer que la véritable unité espagnole est dans cette compréhension de l'amour où le rêve s'impose à l'action, la détermine et la domine, loin du réel.

Si l'on ne voit plus un comte de Villa-Mediana incendier un théâtre pour emporter dans ses bras celle qu'il aime, la reine Elisabeth, femme de Philippe IV; si la Cour n'a plus ses *embevecidos* (enivrés d'amour), fous officiels et phrasiers de sentiments qui, sans être Grands d'Espagne, avaient le droit de rester couverts devant le Roi; si des *flagellants* ne vont plus sous les fenêtres des aimées faire jaillir, en le rythme idolâtre et « masochiste » des lanières, le sang de leur chair affolée, du moins l'Espagnol — qu'il soit noble ou plébéien — met toujours dans le culte de la femme, dans l'adoration de l'amour, toute sa foi, toute son ardeur, tout son orgueil : « *Una y siempre!* » Une seule et à toujours! Et cet exclusivisme est tel que, se narguant lui-même, il cite volontiers des proverbes de ce genre : « Une bonne chèvre, une bonne mule, une bonne femme font trois mauvaises bêtes. » — « Le vin pour l'homme, l'eau pour la bête, le bâton pour la femme. »

L'amour étant ainsi considéré, la femme ne sera plus la servante dont l'Italie fait sonner le rire clair, ce ne sera pas davantage « l'ornement du foyer » qui emplît de grâce fragile et futile, souvent utile, les salons de France, ce sera quelque chose de moins utilitaire sans doute, de plus vain peut-être, mais quelque chose qu'on adorera

dans toute la sincérité du moment — et même de l'après. Si l'Espagnole est libre et franche en son langage, le joug oriental de la famille pèse lourdement sur ses épaules. Idole qui, dans le peuple, se pare de clinquant et n'a de souci qu'au baiser de l'*enamorado* et aux fleurs de jasmin ou de grenade de sa coiffure, idole qui, dans les salons, se contente de plaire sans songer à briller, idole, elle est enchaînée au gynécée et ne connaît d'autres lois — hormis le caprice de son cœur — que celles de son maître : époux ou père, fils ou amant.

* * *

Quant aux arts et à la littérature, disons qu'en Espagne où, au fond, tout plébéien est noble et tout soldat général, de même qu'il y eut des casuistes et pas de théologiens, des inquisiteurs et pas de moines, des sorciers ou des rebouteurs et pas de médecins ni de chirurgiens, il n'y a encore — au sens propre du mot — que des poètes, mais pas de philosophes, des orateurs, mais peu d'écrivains, des peintres, mais pas de sculpteurs, des joailliers de métal et de pierre, mais pas d'architectes. La raison en est que l'Espagnol est trop passionnément naïf, glorieux, aimant.

Sa prolixité en toutes choses cache fièrement sa paresse de même que la *capa* aux plis harmonieux, ondoyante et théâtrale, cache, pompeusement ou charitablement, les atours de gala et les loques de misère. On peut en sourire, mais l'admiration s'impose quand même et l'Espagnol,

comme le Cyrano de M. Rostand, peut dire de tout son cœur, de toute son âme :

*Il y a malgré vous quelque chose
Que j'emporte, et ce soir, quand j'entrerai chez Dieu,
Mon salut balayera largement le seuil bleu,
Quelque chose que, sans un pli, sans une tache,
J'emporte malgré vous...*

Et c'est...

C'est... mon panache!

II

S. M. la Reine Isabelle

Si le but de ce livre est la description rapide, intime et pittoresque de la Cour d'Espagne actuelle, il est absolument nécessaire — après en avoir parcouru les origines — de voir décrite, au moins brièvement, la genèse de cette Cour bien moderne, et pourtant traditionnelle, qui fut créée de toutes pièces par la Reine Isabelle II, *Isabel secunda la Grande*, dont le souvenir reste populaire en Espagne.

Certes il est assez difficile de rendre en un court chapitre le caractère que présente la vie de S. M. Isabelle II, car son règne autant que sa personne fut bien complexe.

Tour à tour, constitutionnelle, exilée, douairière, voilà 65 ans passés qu'elle porte la couronne avec autant de force que de charme. Elle a résumé elle-même les étapes de sa vie en un mot — un de ces mots dont elle est prodigue — : « Je ne comprends que les vieilles traditions

politiques ; j'ai la passion de mes aïeux ; je conserve pieusement leurs idées ; et leurs portraits ne me quittent jamais ; pourtant, je concède que quelque chose de nouveau existe et que je ne voyage plus aujourd'hui avec mes mules blanches ! »



S. M. Ferdinand VII.

Mais de ce que la Reine se souvient volontiers du temps où elle voyageait en chaise de poste il ne faudrait point croire qu'elle regrette aussi fort le pittoresque disparu, car elle apprécie infiniment le confortable du sleeping-car qui l'emporte tantôt à Madrid et tantôt à Munich où elle va, tour à tour, embrasser ses petits-enfants.

Doña Isabel est trop populaire depuis que trente années de parisianisme lui ont octroyé ses lettres de grande naturalisation française, sa résidence, le Palais de Castille, est trop connue des Parisiens pour qu'il soit nécessaire de refaire le tableau, si souvent brossé de main de maître, de ce Palais animé par cette Reine volontaire exilée, en qui le peuple de France se plaît à reconnaître les qualités qui, chez l'ancêtre commun Henri IV, avaient conquis les sympathies de la nation.